

## Guerre civile et suédophones de Finlande : écrire une marge sociolinguistique dans la mémoire nationale

Mélanie Taquet

Université de Caen Normandie, ERLIS

**Mots-clefs** : suédophone de Finlande, guerre civile, mémoire collective, littérature finlandaise, minorité linguistique

**Résumé** : Les suédophones, qui ont constitué l'élite de la Finlande en raison de son ancienne appartenance au Royaume de Suède, constituent aujourd'hui 5 % de la population finlandaise et sont l'objet de stéréotypes persistants. Lors de la guerre civile de 1918, marquée par des répressions sanglantes, nombre d'entre eux rejoignent les gardes blanches pour conserver leurs acquis, alors que la classe populaire réclame plus de reconnaissance. Le centenaire de ce conflit donne lieu à un important travail de re-narration, notamment au sein de la littérature. Une question se pose alors : comment parvient-on à inscrire dans la mémoire collective l'histoire d'une marge souvent réduite à tort à une appartenance de classe ? Cet article propose d'y répondre en analysant les romans *Les sept livres de Helsingfors* (2006) et *Un mirage finlandais* (2013) de l'auteur suédophone de Finlande Kjell Westö, qui mettent en lumière l'hétérogénéité de cette identité linguistique. Bien que certains suédophones aient rejoint les gardes blanches et participé aux répressions, dont la représentation est cruciale dans la mémoire collective, une part importante d'entre eux appartient à la classe ouvrière. Les récits illustrent les mécanismes qui ont contribué à négliger ces locuteurs du suédois : l'aspect identitaire de la langue qui diffère entre les classes sociales, le stéréotype tenace du finnois comme langue vernaculaire, la fracture sociale aux frontières imperméables, qui favorise notamment l'entre-soi bourgeois et la mixité linguistique populaire.

La guerre civile finlandaise éclate en janvier 1918, un mois après la proclamation d'indépendance du pays. Le conflit oppose les Gardes Rouges sociaux-démocrates aux Gardes Civiques, ou « gardes Blanches », conservatrices et hostiles au socialisme qu'elles associent aux bolchéviques et à la Russie récemment quittée<sup>1</sup>. La victoire blanche au terme de cinq mois de combats s'accompagne d'une répression brutale en réponse à ce qui est qualifié de « révolte rouge », d'une stigmatisation du camp des vaincus et de la création d'un mythe de la guerre de libération pour tenter de légitimer les crimes de guerre. À la fin du XXe siècle, un changement de paradigme, alimenté par le devoir de mémoire et l'intérêt porté à l'individu, fait émerger une lecture plus nuancée du conflit : les rouges sont victimes des terreurs blanches, auxquelles la sphère suédophone appartenant à l'élite, minoritaire dans la société, a participé<sup>2</sup>.

La Finlande fait partie du royaume de Suède pendant plus de cinq siècles, jusqu'à son rattachement à l'Empire russe en 1809. La consolidation progressive du pouvoir de la couronne entraîne un besoin de personnel éduqué pour occuper différentes fonctions administratives, ce qui stimule des mouvements migratoires, dans un contexte où la population finlandaise reste majoritairement rurale et agraire. L'industrialisation, qui a lieu au XIX<sup>e</sup> siècle en Finlande, provoque un exode rural qui fait croître le nombre de locuteurs du finnois dans les villes, auparavant multilingues. Cependant, le suédois conserve une position privilégiée, demeurant la langue de l'administration, de la législation, de l'enseignement et de l'Église. Bien que les suédophones n'aient jamais représenté une majorité démographique, le suédois s'est historiquement imposé comme la langue de l'élite. Sa maîtrise était indispensable pour accéder à des positions de pouvoir ou à la progression sociale<sup>3</sup>. C'est ainsi qu'est engendré un paradoxe durable : bien que numériquement minoritaire, les suédophones disposent d'une forte influence culturelle et sociale.

Le mouvement fennomane qui apparaît dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle dans les cercles universitaires finnophones tente de rehausser le statut du finnois, ce qui aboutit au décret de 1863 stipulant la position d'égalité du finnois dans l'administration, l'enseignement et la justice, rendant ces fonctions accessibles à des personnes d'origines sociales différentes<sup>4</sup>. Cette union finnophone donne naissance à une conscience d'identité de groupe socioculturel suédophone<sup>5</sup>.

En raison de l'ancienne dominance du suédois au sein de l'élite, de nombreux stéréotypes perdurent aujourd'hui dans la sphère finnophone, selon laquelle les suédophones, qui représentent de nos jours environ 5 % de la population, seraient un

---

<sup>1</sup> ALAPURO, 2024, 87.

<sup>2</sup> TIKKA, 2018, 13-16.

<sup>3</sup> TANDEFELT, 2007, 41-42.

<sup>4</sup> VIRRANKOSKI, 2019, 235-236.

<sup>5</sup> CABOURET, 1984. 46.

groupe à part, aisé financièrement et d'une classe sociale supérieure, bien qu'il s'agisse en réalité d'un groupe hétérogène<sup>6</sup>.

Le centenaire de la guerre civile a motivé la publication de nombreuses œuvres de fiction, ce qui indique un besoin d'enrichir la mémoire collective concernant cet événement. Le rapport entre la mémoire collective et la littérature, qui peut être envisagée comme un cadre qui stabilise et transmet les expériences d'une communauté, fidèlement à la définition d'Halbwachs<sup>7</sup>, notamment en Finlande où la littérature est un support central de représentation de l'histoire<sup>8</sup>, nous invite à nous interroger sur la place accordée à une minorité linguistique à la forte influence culturelle dans les travaux d'entretien de la mémoire d'un événement central de l'histoire du pays, et comment ce paradigme, qui aujourd'hui encore nourrit des stéréotypes, est adressé et peut contribuer à une démystification d'un statut socio-culturel attribué à un groupe linguistique.

Nous nous pencherons sur ce sujet au travers d'analyses de deux romans de l'auteur suédophone de Finlande Kjell Westö, *Les sept livres de Helsingfors* (désormais *Les sept livres*) et *Un mirage finlandais* (désormais *Mirage*). Westö est l'un des auteurs suédophones de Finlande les plus traduits à l'échelle internationale<sup>9</sup>. Lauréat du prestigieux prix littéraire Finlandia en 2006, il s'est imposé comme une figure majeure de la littérature finlandaise contemporaine, faisant ses débuts d'écrivain en tant que poète pour ensuite se tourner vers les chroniques historiques. Son œuvre, marquée par un rapport à l'identité, aborde l'histoire finlandaise du point de vue de la minorité suédophone, aux intrigues situées dans la capitale<sup>10</sup>. Les deux romans de notre corpus abordent la guerre civile puis le développement de la société finlandaise qui s'ensuit, au travers de personnages suédophones évoluant au sein de la capitale finlandaise dans leur langue maternelle, ce qui permet d'inscrire cette marge et leur expérience dans le paysage d'Helsinki/Helsingfors<sup>11</sup> et dans son histoire, sa mémoire collective.

### Les crimes de guerre

Je propose dans un premier temps d'aborder l'œuvre *Les sept livres* sous l'angle des *Literary trauma studies*<sup>12</sup>. Cette démarche nous permettra d'analyser l'implication de la mise en scène des crimes de guerre dans la représentation des suédophones de Finlande, thème particulièrement développé dans ce roman.

J. Alexander décrit le trauma culturel comme « un événement se produisant lorsque les membres d'une collectivité ressentent avoir subi un événement terrible qui

<sup>6</sup> HEIKKILÄ, 2008, 494.

<sup>7</sup> Cf. HALBWACHS, 1950.

<sup>8</sup> VARPIO, 2009, 441.

<sup>9</sup> Données recueillies dans *The Finnish Literature in Translation database* mis à disposition par la Société littéraire de Finlande. URL : <https://dbgw.finlit.fr/kaannokset/>. Consulté le 15 janvier 2026.

<sup>10</sup> KIRSTINÄ, 2007, 17-19.

<sup>11</sup> Helsingfors étant le nom de la capitale finlandaise en suédois, employée par les suédophones.

<sup>12</sup> Cf. notamment DAVIS & MERETOJA, 2020, 1-7.

laisse des traces indélébiles sur leur conscience de groupe, marquant à jamais leurs mémoires et changeant leur identité future de manière fondamentale et irrévocable<sup>13</sup> ». L'application de ce concept nous permet d'affirmer que la guerre civile de Finlande comporte une dimension traumatique collective qui nécessite une rémission, rendue possible notamment au moyen d'une compréhension inter-groupe, tel qu'avancé par Cehajic & Brown<sup>14</sup>. Ainsi, chaque groupe impliqué dans le conflit doit reconnaître la souffrance subie par l'ennemi. Le roman *Les sept livres* met en scène de jeunes bourgeois suédophones engagés dans les milices blanches. Par divers moyens narratifs, tels que l'empathie, la construction des personnages et le changement de focalisation du narrateur, le récit illustre les mécanismes en jeu derrière les atrocités perpétrées.

De nombreux actes de violence ont été commis envers les bourgeois lors de la première partie de la guerre civile, ce qui a motivé des répressions envers les membres des gardes rouges, pour retrouver de l'ordre, placer les coupables face à la responsabilité de leurs actes, ou par vengeance dans une moindre mesure<sup>15</sup>. Les suédophones composant une part importante de l'élite au moment de la guerre civile, il est pertinent d'étudier leur participation dans ces actions.

La complexité de l'écriture de la mémoire de la guerre civile repose sur le fait que la division entre camps a perdu de sa pertinence. L'écriture ne relève plus d'une volonté de glorification, mais de compréhension des origines de la violence. Erin McGlothlin souligne l'importance de ne pas écarter des représentations fictives ou historiques les auteurs de crimes, désignés par le terme *perpetrator* dans le champ de recherche sur le trauma, que je traduis par « oppresseur » : « Si nous n'examinons pas la représentation de leurs pensées et de leurs motivations, nous construisons [les oppresseurs] en figures mythiques abstraites qui ne peuvent pas répondre de leurs actes<sup>16</sup> ».

Ainsi, l'écriture de l'opprimeur et de ses motivations ne relève pas d'une tentative de justification de ses actes, mais de compréhension. Eric Leake développe la théorie de l'empathie difficile<sup>17</sup>, que nous mobiliserons pour étudier les personnages-opprimeurs du roman *Les sept livres*. Cette forme d'empathie permet au lecteur d'atteindre (« reach out »), sans pleinement saisir (« grasp ») les conditions qui ont motivé des atrocités<sup>18</sup>. Cela implique une « double vision » ; des scènes qui permettent aux lecteurs de comprendre l'opprimeur, et d'autres qui l'invitent à désapprouver son comportement et son raisonnement. L'objectif est de ne pas véhiculer une empathie

---

<sup>13</sup> ALEXANDER, 2004, p.1, ma traduction. [Original] : « an event that occurs when members of a collectivity feel they have been subjected to a horrendous event that leave indelible marks upon their group consciousness, marking their memories forever and changing their future identity in fundamental and irrevocable ways ».

<sup>14</sup> CEHAJIC & BROWN, 2010, 8.

<sup>15</sup> TIKKA, 2018, 137 & 385.

<sup>16</sup> MCGLOTHLIN, 2009, 214, ma traduction. [Original] : « if we leave the representation of their thoughts and motives unexamined, we constructed them as abstract, mythical figures whose actions cannot be accounted for ».

<sup>17</sup> LEAKE, 2014, 176.

<sup>18</sup> *op. cit.*

classique, qui pousserait l'audience narrative à accepter les justifications du personnage et à le considérer en tant que victime. Par audience narrative, je désigne ici le lecteur idéal tel que défini par Phelan<sup>19</sup>, dans notre cas, un lecteur finlandais qui ne dispose pas d'avis politique particulier sur le conflit, quel que soit sa langue maternelle, la traduction finnoise étant publiée simultanément à la version originale en suédois. Les futurs emplois du terme « lecteur » dans cet article feront référence à ce concept.

Notre étude de personnages mobilisera la théorie de James Phelan<sup>20</sup>, selon laquelle un personnage de fiction est construit avec trois traits : mimétique (ce qui le rend vraisemblable), thématique (ce qu'il représente), et synthétique (ce qu'il accomplit dans le récit). Les personnages-oppresseurs de ce roman, Cedi et Eccu, partagent certains traits thématiques, incarnant notamment la jeune bourgeoisie suédophone d'Helsingfors. Toutefois, leurs traits mimétiques divergent : alors que Cedi est un personnage impulsif, colérique et persuadé de sa supériorité sociale, Eccu est introspectif, mélancolique, et modéré dans ses convictions politiques. Lors de la guerre, le narrateur focalise sur le personnage d'Eccu ; l'audience narrative est alors susceptible de développer de l'empathie envers lui. Cette empathie peut se transmettre à Cedi en raison de leur fonction thématique commune et de leurs expériences similaires : la montée du nationalisme et l'espoir d'indépendance, la montée du socialisme, les perquisitions par les soldats rouges qui renversent l'ordre social, l'enrôlement dans l'armée blanche, un bref emprisonnement et la perte de proches durant la guerre. Leurs réponses à ces expériences seront cependant différentes en raison de leurs traits mimétiques. À partir de la prison, et surtout lors des répressions, le lecteur est invité, au moyen de différentes techniques narratives, à se détacher de Cedi, personnage aux idées et actions radicales.

Les deux personnages s'engagent dans une milice blanche différente au début de la guerre. Le récit suit Eccu et l'ambiance des milices : la camaraderie, le sentiment de défendre une cause, mais également des conditions précaires, les combats difficiles, et les morts sur le front. Il retrouve son ami en prison, qui semble marqué par ses récentes expériences : « L'expression de ses yeux n'était pas la même non plus, elle était froide et perçante et, au premier abord, il donna l'impression à Eccu qu'il le transperçait du regard sans le voir<sup>21</sup> ». Le lecteur peut développer de l'empathie envers Cedi car : il a eu accès à l'expérience de guerre à travers Eccu ; l'intrigue dresse un portrait de Cedi affecté par la guerre ; ses proches ont été assassinés. Ces faits nourrissent la rancœur du personnage envers l'armée ennemie. Toutefois, les réactions d'Eccu face aux discours de vengeance de son ami invitent le lecteur à prendre leurs distances avec les paroles de Cedi. Lorsque ce dernier déclare vouloir se venger, Eccu ne valide pas ce projet, mais change la trajectoire de la discussion, suggérant au lecteur son désaccord.

<sup>19</sup> PHELAN, 1989, 5-20.

<sup>20</sup> PHELAN, 2004, 12-20.

<sup>21</sup> WESTÖ, 2008, 168. [Original] « också hans blick var annorlunda, den var kvall och genomträngande och till en början var det som om han stirrat rakt genom Eccu utan att se honom » WESTÖ, 2006, 124.

Ce projet de vengeance se concrétise lorsque, libéré de prison après la victoire de l'armée blanche, Cedi rejoint l'une des divisions de l'armée fondée dans le but de juger les membres de l'armée rouge de la région. Il insiste pour qu'Eccu se joigne à lui ; l'hésitation de ce dernier, en plus d'illustrer le désaccord de l'armée blanche quant à la dureté de la punition, permet au lecteur de se questionner à son tour sur la légitimité de ce bataillon, et la pertinence des arguments avancés par Cedi.

Au début de cette opération, les deux personnages perpètrent les mêmes actes de violences, motivés notamment par la perte de leurs proches. Cependant, en raison de son introspection, le personnage d'Eccu peut prendre conscience de leurs abus de pouvoir et les condamnations à mort abusives et injustifiées ; contrairement à Cedi, qui, aveuglé par sa rancœur, est convaincu de répondre de manière appropriée aux actes des membres des gardes rouges. Après avoir vainement tenté de le raisonner, Eccu développe une forme de crainte envers son ami. Les réactions d'Eccu participent à l'empathie difficile : le lecteur a assisté au développement de Cedi et a pu développer une certaine empathie envers lui ; il peut *saisir* les motifs qui l'ont poussé à agir comme il le fait. Cependant, le personnage d'Eccu, construit en opposition, guide le lecteur pour se défaire de cette empathie, révélant la répression comme disproportionnée. Eccu représente de plus l'hétérogénéité du groupe d'opresseurs lors de la conduite de ces sentences abusives.

La représentation des crimes de guerre dans la littérature s'inscrit ainsi dans une démarche de compréhension du conflit, de déconstruction des récits dominants et de rémission traumatique. Les actes ne sont pas glorifiés : au contraire, le lecteur idéal est incité à les désapprouver, notamment à travers le regard critique d'un autre personnage. Ce type de représentation contribue à alimenter la mémoire collective avec des éléments jusqu'alors peu présents, notamment la manière dont certains individus ont participé à des violences. Le roman contribue alors à la mémoire collective en nuancant l'implication des bourgeois suédophones et l'hétérogénéité présumée des gardes blanches. La mémoire collective dispose ainsi d'un éventail plus complet de supports permettant d'éclairer les mécanismes ayant conduit à certains comportements pendant la guerre civile.

### **Identité et capital culturel**

Si les récits reconnaissent et illustrent l'implication de suédophones dans l'armée blanche, ils soulignent également la diversité que ce terme renferme. Loin d'être un groupe homogène, beaucoup de suédophones appartiennent à la classe populaire, rejoignent les gardes rouges et souffrent de la répression blanche tout comme leurs concitoyens finnophones. Toutefois, les récits mettent en scène des relations entre protagonistes de classes sociales distinctes, ce qui permet de développer les personnages et l'univers fictif dans lequel ils évoluent. Ces rapports se développant au sein de la même sphère linguistique, nous pouvons nous interroger sur l'entre-soi suédophone et une éventuelle volonté d'entretenir la marginalité.



Dans cette partie, nous analyserons comment ces romans, à travers leurs personnages, proposent une représentation de la suédophonie dans le monde ouvrier. Nous verrons comment ils contribuent à la mémoire collective et abordent la problématique des stéréotypes persistants, en étudiant le rapport à la langue comme facteur identitaire<sup>22</sup>, puis la construction d'un capital culturel dans les récits. Nous mobiliserons les concepts de capital culturel selon Bourdieu<sup>23</sup>, qui correspond aux acquis intellectuels et les biens culturels d'un individu, ainsi que d'habitus<sup>24</sup>, c'est-à-dire l'ensemble des dispositions et codes sociaux acquis qui orientent ses comportements et ses perceptions.

Le rapport à l'identité est introduit dès les premières pages de *Mirage* : l'avocat Thune ne demande pas à Matilda lors de son entretien d'embauche au poste de secrétaire si elle parle suédois, mais il lui pose la question suivante : « vous êtes suédophone ?<sup>25</sup> ». Il lie ainsi explicitement la langue à l'identité par l'emploi du verbe « être ». Matilda élude la question, répondant que son père l'était mais que sa mère parlait finnois et russe. Cette réponse peut suggérer le manque de pertinence du rapport entre identité et langue pour la classe populaire. En effet, l'hétérogénéité linguistique de cette classe sociale est soulignée dans *Les sept livres* : « son finnois était étrange quoique pittoresque, il connaissait pas mal de russe et avait réussi à apprendre certains mots d'anglais en déchargeant les cargos<sup>26</sup> » ou encore « elle savait que l'homme comprenait très mal le suédois. Pour sa part, elle ne connaissait absolument pas le russe et très peu le finnois<sup>27</sup> ». Ces extraits appuient sur la coexistence de plusieurs langues dans le milieu ouvrier, sans qu'aucune ne soit érigée comme dominante. Nous pouvons également argumenter que l'absence de réponse claire évoque une indécision de la part du personnage. Les recherches de Hildén<sup>28</sup> démontrent que les suédophones de Finlande éprouvent la nécessité de légitimer leur appartenance au groupe, souvent en précisant l'origine de leurs parents, comme le fait Matilda, car ils pensent ne pas entretenir suffisamment de contact avec la communauté suédophone pour revendiquer pleinement cette identité. Ainsi, cette réponse du personnage pourrait renvoyer à l'ambiguïté du rapport entre langue, identité et communauté dans le contexte finlandais.

Le personnage d'Allu du roman *Les sept livres* partage ce rapport flou à son identité. Il envisage ainsi de donner un prénom finlandais à son fils au motif que « le suédois n'est plus compris partout à Helsingfors<sup>29</sup> ». Les récits présentent alors un désintérêt des classes modestes à promouvoir leur langue maternelle et à la considérer

<sup>22</sup> Cf. Notamment NORTON 1995, 13 ; TABOURET-KELLER 1998, 315-316.

<sup>23</sup> BOURDIEU, 1979, 3-6.

<sup>24</sup> BOURDIEU, 1980, 87-95.

<sup>25</sup> WESTÖ, 2016, 27. [Original] « ni är svenskspråkig ? » WESTÖ, 2013, 18.

<sup>26</sup> WESTÖ, 2008, 25. [Original] « Hans finska var egendomlig men märgfull, och han kunde en del ryska och hade snappat upp engelska ord när han lossade fartygslaster i hamnen » Westö, 2006, 17.

<sup>27</sup> *Ibid.*, 30.

<sup>28</sup> HILDÉN, 2024, 35-36.

<sup>29</sup> WESTÖ, 2008, 590. [Original] « svenskan var inget folkspråk i Helsingfors längre » WESTÖ, 2006, 438.

comme facteur identitaire, ce qui contribuerait à renforcer l'idée fausse d'une homogénéité bourgeoise du groupe suédophone. Cependant, bien qu'il ne soit pas attaché à la langue suédoise comme facteur identitaire, Allu emploie un dialecte que la bourgeoisie ne maîtrise pas. Ce dialecte constitue dès lors un marqueur social notable, comme nous le montrent les extraits suivants : « Lucie le regarda, l'air de ne pas comprendre [...] il savait qu'elle ne comprenait pas l'argot qu'il employait mais ne pouvait empêcher les mots de sortir de sa bouche sans qu'il y fasse attention<sup>30</sup> ». Ici, le fait que l'emploi d'argot soit involontaire suggère que le personnage ne s'en sert pas pour marquer leurs différences sociales consciemment, mais ce langage l'associe malgré tout à la classe populaire. Ce passage parvient à un effet similaire : « Je pige ce que tu dis, même si je ne parle pas comme toi, coupa Mandi. Le visage d'Allu s'éclaira, il n'était pas courant que les filles comprennent le langage des garçons qui traînent dans les rues de Berghäll<sup>31</sup> ». Le personnage relie ainsi son argot à un certain capital culturel et à une situation sociale particulière, composant alors son identité à travers sa maîtrise de ce dialecte du suédois, auquel un certain habitus serait associé.

En parallèle de la construction d'identités individuelles, les intrigues créent des personnages au sein des différentes classes qui peinent à dissocier le finnois de la classe populaire et le suédois de la bourgeoisie. Ainsi, pendant la guerre, le personnage de Cedi est décontenancé par la maîtrise parfaite du suédois de certains membres des gardes rouges. De même, alors qu'un soldat rouge finnophone, « parlait volontiers suédois<sup>32</sup> » avec les détenus blancs, ses collègues se méfient et lui interdisent de s'adresser à eux « en langue étrangère<sup>33</sup> », excluant ainsi les suédophones à la fois de la société finlandaise mais également comme langue d'expression de leur idéologie politique, puisqu'ils associent cela à la langue parlée par leurs patrons, bourgeois et hostiles au socialisme. Malgré cette remarque, le roman *Les sept livres* met en avant l'existence d'un socialisme suédophone, actif en dehors de la capitale, dont les idées sont portées par la revue *Arbetet*, « le travail », et dont les représentants sont en partie des universitaires, donc des élites. Les récits parviennent ainsi à illustrer certaines contradictions, provoquées par un manque de connaissance des protagonistes de la situation sociolinguistique du pays.

Pour l'élite au contraire, la langue constitue dans ces récits à la fois un enjeu identitaire et politique. Nous pouvons par exemple relever la scène où Cedi reproche à son père de s'être adressé en finnois à leur nouvelle domestique. L'insulte qu'il profère, « petite pute de finnoise<sup>34</sup> », suggère la langue comme marqueur à la fois d'identité et

<sup>30</sup> *Ibid.*, 524. « Lucie tittade frågande på honom [...] han visste att hon inte behärskade hans slang men han kunde inte hindra orden. », *Ibid.* 388.

<sup>31</sup> *Ibid.*, 282. [Original] « jag snaijar nog språket fast jag inte talat det, avbröt Mandi. Allu lyste upp; det var inte vanligt att flickor förstod gängspråket, det som talades av pojkar som drev omkring i klungor på gatorna i Berghäll » *Ibid.*, 210.

<sup>32</sup> *Ibid.*, 182. [Original] « Talade gärna svenska » *Ibid.*, 134.

<sup>33</sup> *Ibid.* [Original] « främmande tungomål » *Ibid.*

<sup>34</sup> *Ibid.*, 179. [Original] « ett litet finnluder » *Ibid.*, 131.



de classe sociale. Une partie des suédophones semble dès lors se dissocier de la catégorie nationale des « Finlandais », privilégiant l'identité linguistique comme marqueur de leur position sociale. L'intrigue de *Mirage* présente l'essor du mouvement fennomane comme suscitant chez certains une crainte de perte de privilèges. Le personnage de Thune, modéré dans ses positions, permet au texte d'apporter de la nuance : il prend conscience de la manière dont son entourage perçoit la montée du finnois comme une menace, ainsi que les biais qui les conduisent à se penser légitimes de leur position de pouvoir au sein de l'élite et de la vie culturelle du pays malgré la marge linguistique qu'ils constituent. Mettre un personnage face à son capital culturel permet au texte d'introduire une réflexion sur les différentes identités existantes en Finlande, tout en diversifiant la mémoire collective des idéologies d'après-guerre.

Le fait que la langue ne soit pas un facteur identitaire pour chacun prononce l'importance du capital culturel comme distinction entre les classes. Si Thune est surpris que son employée sache situer l'emplacement d'un nouveau quartier bourgeois, Matilda elle-même précise que son amie Fanny, également suédophone de classe populaire, « est une vraie femme du monde. Si [elle] ne le savai[t] pas, jamais [elle] ne devinera[t] qu'elle est la fille d'un docker<sup>35</sup> ». Ces échanges suggèrent l'importance du capital culturel dans les relations entre suédophones, qui priment sur la langue commune. Honteuse de sa perte de dignité pendant la guerre, Matilda tente de cacher ses origines sociales, confiante du fait que la langue suédoise ainsi que son apparence impeccable suffisent à cela. L'avocat l'embauche cependant comme secrétaire alors qu'il la « soupçonnait d'avoir un passé rouge<sup>36</sup> », bien qu'elle « [n'ait] pas l'air de quelqu'un comme ça<sup>37</sup> ». Cette remarque renferme les stigmatisations qui ont eu lieu après la guerre, et l'importance des identités sociales que Matilda essaye de camoufler en adoptant des codes « superficiels » qu'elle associe à un mode de vie bourgeois. Cette attitude pourrait constituer un élément de réponse de plus quant à son rapport à son identité : bien qu'elle parle suédois contrairement à la majorité des membres des gardes rouges, un membre de l'élite l'identifie facilement comme provenant d'un milieu populaire à travers son capital culturel et son habitus.

Un climat amical s'installe peu à peu entre Thune et Matilda, qui propose à son patron de passer une soirée en compagnie de ses amis. Cette expérience permet de faire le constat des préjugés que portent les bourgeois envers la classe populaire. À nouveau, le narrateur attribue à un personnage des réflexions distinctes de la majorité, suggérant que ce type de pensées a pu être courant sans toutefois être exprimé, similairement à Eccu lors de la guerre, que nous avons étudié en première partie de cet article. Thune découvre alors que les ouvriers mènent une vie semblable à celle de ses pairs et obtient

<sup>35</sup> WESTÖ, 2016, 264. [Original] « En riktig dam. Om jag inte visste det så skulle jag aldrig gissa att hon är dotter till en sjåare » Westö, 2013, 158.

<sup>36</sup> *Ibid.*, 463. [Original] « anade [...] att ni är ett rött förflutet » WESTÖ, 2013, 281.

<sup>37</sup> *Ibid.* [Original] « ni ser inte alls sådan ut » *Ibid.*

l'opportunité de reconnaître ses failles : « il était l'un de ces rupins bourrés de préjugés qu'il avait tant détestés pendant sa jeunesse<sup>38</sup> ».

Pour Matilda, cette relation est une étape de la rémission de son traumatisme de guerre : alors que son agresseur du temps de la guerre refait surface, elle est enfermée dans un désir de vengeance. Cet homme étant un bourgeois suédophone, son contact avec Thune offre à Matilda différentes perspectives sur les membres d'un même groupe idéologique ; certains sont agréables et modérés, comme son patron. Nous pouvons ainsi interpréter cette relation, qui influe sur le développement des personnages, comme une manière de suggérer que les contacts interclasses permettent de défaire les préjugés, ce qui interagit avec la notion de compréhension intergroupe préconisée par les *Literary trauma studies*, mentionnées précédemment.

Le roman *Les sept livres* présente les suédophones ouvriers à travers la famille d'Allu, enfant pendant la guerre civile. Il se rend compte de la misère de son quotidien en accompagnant son père lors d'une perquisition, où il observe notamment le confort des logements bourgeois. Plusieurs années plus tard, il entretient une relation avec la sœur de Cedi, Lucie, bourgeoise suédophone. L'introduction de cette relation au sein de l'intrigue permet avant tout de souligner la différence de capital culturel de la bourgeoisie et de la classe ouvrière dans le contexte des années d'après-guerre. Le personnage de Lucie illustre le désintérêt de la bourgeoisie envers les véritables difficultés rencontrées par le peuple dans leur quotidien, se contentant d'un imaginaire superficiel : revêtir des vêtements élimés pour se fondre dans la masse est comme un jeu, elle s'intéresse peu à la culture populaire bien qu'Allu l'emmène sur des lieux emblématiques, et elle reste indifférente à ses récits sur la misère de sa famille. L'environnement socio-culturel et l'habitus de son amant relèvent alors pour elle d'une performance ou d'une esthétique, comportement comparable à celui de Matilda, bien que leur démarche intervienne dans un contexte distinct. Sa conscience de différence culturelle se remarque lorsqu'elle explique spontanément à Allu le terme « cheval de Troie » qu'elle vient d'employer. L'introduction de cette conversation sert à souligner les préjugés de la bourgeoisie envers la population ouvrière malgré la langue commune, montrant bien que le terme « suédophone de Finlande » renferme un rapport à l'identité plus complexe qu'un simple facteur linguistique, et ne présuppose pas un certain capital culturel au niveau individuel, cette notion permettant avant tout de distinguer les différences sociales que ce terme englobe.

Les relations interclasses mises en scène dans ces récits ont toutefois lieu entre suédophones. Bien qu'elle travaille comme traductrice, Lucie maîtrise peu la langue majoritaire du pays où elle réside, le finnois. Thune, en fréquentant le groupe d'amis de sa collègue, se retrouve lui aussi dans une sphère suédophone. Ainsi, dans le cas de Lucie, le choix d'un amant suédophone relève soit de la coïncidence soit du confort. L'entre-soi est alors involontaire, la barrière de la langue limitant les contacts avec des

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, 291. [Original] « han var nu själv en av de fördomsfulla son han föraktat så djupt när han var ung » *Ibid.* 175.

finnophones. Nous pouvons ainsi conclure que les relations interclasses décrites dans ces romans sont inhérentes au monde helsinkien suédophone illustré dans les récits ; mais ne suggèrent pas de volonté active des membres de la bourgeoisie de fréquenter exclusivement des locuteurs du suédois, fait démontré par les différents rapports entretenus quant à l'identité linguistique. La fonction de ces interactions réside plutôt dans l'illustration de la fracture sociale, et de l'hétérogénéité des Finlandais suédophones, malgré leur langue maternelle commune.

Les romans de Kjell Westö mettent en avant l'hétérogénéité de l'identité sociolinguistique des suédophones de Finlande. Ces représentations tendent à démontrer l'inexactitude des stéréotypes qui perdurent aujourd'hui envers ce groupe, en illustrant les mécanismes qui ont pu participer à leur ancrage dans la société. Participant au travail mémoriel sur la guerre civile, qui a connu un intérêt particulier autour de son centenaire, les romans illustrent à la fois la violence perpétrée et subie, servant ainsi d'outils d'identification pour une communauté linguistique à l'histoire peu adressée au sein des récits nationaux, et participant à la rémission du trauma collectif en représentant les torts causés par les membres de sa communauté. En dépit des différences de classe, ces représentations montrent toutefois une expérience de la guerre similaire à celle des finnophones, notamment en ce qui concerne les classes populaires, dont la marginalité ne repose que sur la langue maternelle. Dans un second temps, les récits défont les stéréotypes d'une suédophonie bourgeoise homogène. En décrivant différents rapports à l'identité linguistique et des capitaux culturels inégaux, les récits parviennent à représenter la complexité du terme « suédois de Finlande », démontrant que la langue suédoise ne renferme aucune identité ni capital propre.

## Bibliographie

- ALAPURO R., (2024), « La reconstruction de l'identité nationale en Finlande après la guerre civile de 1918 », *Revue d'histoire nordique*, 30, p. 84-101. (Trad. Carrez, M.)
- ALEXANDER J. et EYERMAN R., (2004), « Cultural Trauma and Collective Memory », Berkeley, New York, London, University of California Press.
- BOURDIEU P., (1979), « Les trois états du capital culturel », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°30, p. 3-6.
- BOURDIEU P., (1980), *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit.
- CABOURET M., (1984), « Une question de minorité linguistique en Finlande : les suécophones des régions côtières de l'Ouest et du Sud », *Hommes et Terres du Nord*, p. 46-58.
- CARREZ M., (2015), « Les violences de la guerre civile finlandaise : enjeux d'histoire, enjeux de mémoire », *Hispania Nova*, p.247-265.
- CEHAJIC S. et BROWN, R. (2010), « Silencing the past: Effects of intergroup contacts on acknowledgment of in-group responsibility », *Social Psychological and Personality Science*, p.190-196.
- DAVIS C. et MERETOJA, H., (2020), *The Routledge companion to literature and trauma*, New York, Routledge.
- HALBWACHS M., (1950), *La mémoire collective*, Paris, PUF.
- HEIKKILÄ R., (2008), « Bättre folk, bättre smak ? Suomenruotsalainen itseidentifikaatio haastatteluaineiston valossa », *Yhteiskuntapolitiikka* 73 :5, p. 494-507.
- HILDEN L., (2024), « "Are you swedish?" – the heterogeneous identity of finland-swedish students [Mémoire de Master], Université de Jyväskylä.
- KIRSTINÄ L., (2007), *Kansallisia kertomuksia : suomalaisuus 1990-luvun proosassa*, Helsinki, Suomalaisen Kirjallisuuden Seura.
- LEAKE E., (2014), « Humanizing the Inhumane » in HAMMOND, M., KIM, J., *Rethinking Empathy through literature*, New York, Routledge, p. 175-185.
- MCGLOTHLIN E., (2009), « Theorizing the Perpetrator in Bernhard Schlink's *The Reader* and Martin Amis's *Time's Arrow* », in *After Representation? The Holocaust, Literature, and Culture*, New Brunswick, Rutgers University Press, p.210-230.
- NORTON B., (1995), 'Social identity, investment, and language learning', *TESOL Quarterly*, 29(1.), p. 9-31.
- PHELAN J., (2004), *Living to tell about it: A rhetoric and ethics of character narration*, New York, Cornell University Press.
- PHELAN J., (1989), *Reading People, reading plots: Character, Progression and the Interpretation of Narrative*, Chicago and London, University of Chicago Press.

- TANDEFELT M. et FINNÄS F., (2007), « Language and demography: historical development » *International Journal of the Sociology of Language*, p. 35-54.
- TABOURET-KELLER A., (1998), « Language and identity » in COULMAS, F., *The handbook of sociolinguistics*, p. 315-326, Cambridge, Blackwell.
- TIKKA M., (2018), *Kenttöoikeudet : Välittömät rankaisutoimet Suomen sisällissodassa 1918*, Helsinki, Suomen Kirjallisuuden Seura.
- VARPIO Y., (2009), « Vuosi 1918 kaunokirjallisuudessa » in HAAPALA, P., HOPPU, T. *Sisällissodan pikkujättiläinen*, Helsinki, WSOY.
- VIRRANKOSKI P., (2019), *Suomen historia*, Helsinki, Suomalaisen Kirjallisuuden Seura.
- VOLLHARDT J. et BILEWICZ M., (2013), « After the Genocide; Psychological Perspectives on Victim, Bystander, and Perpetrator Groups », *Journal of Social Issues*, Vol69, p.1-15.
- WESTÖ K., (2008), *Les sept livres de Helsingfors*, trad. Philippe Bouquet, Montfort-en-Chalosse, Gaïa.
- \_\_\_\_\_, (2016), *Un mirage finlandais*, trad. Jean-Baptiste Coursaud, Paris, Autrement.
- \_\_\_\_\_, (2006), *Där vi en gång gått*, Helsinki, Schildts & Söderströms.
- \_\_\_\_\_, (2013), *Hägring 38*, Helsinki, Schildts & Söderströms.